

**LA
SEMAINE**

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL
PHOTOS EXCLUSIVES

TOUTES LES PHOTOS DU DÉBARQUEMENT DE DIEPPE

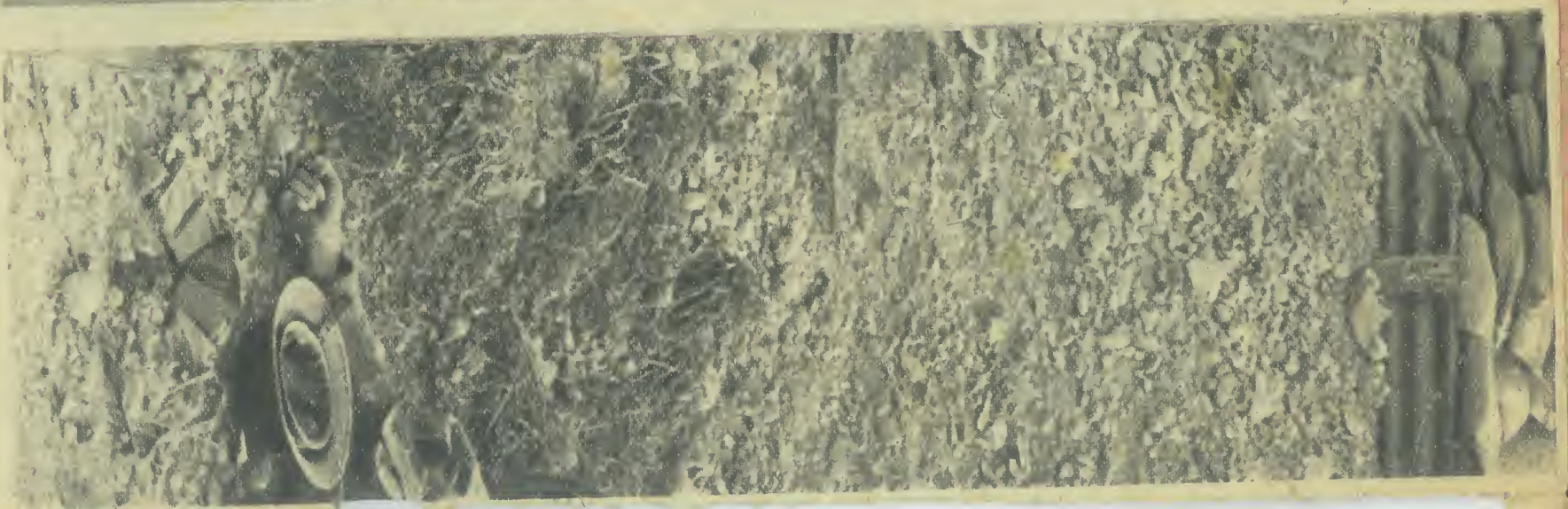
LE RÉCIT D'UN COMBATTANT CANADIEN



UN SEUL HOMME DÉBARQUA À DIEPPE EN COSTUME CIVIL : UN MÉDECIN AMÉRICAIN, PORTEUR DU BRASSARD DE LA CROIX-ROUGE. — AU PREMIER PLAN, UN OFFICIER CANADIEN BLESSÉ QUE L'ON RECONNAÎT À SON UNIFORME NOIR.



CE TANK N'A PAS PU TOUCHER LA COTE. A PEINE DEBARQUE, IL A ETE ANEANTI PAR LES BATTERIES DE CANONS ANTITANKS ALLEMANDES INSTALLEES LE LONG DE LA COTE. LA MAREE L'A RECOUVERT.



SUR UNE PLAGE DE GALETS LA GUERR

A peine débarqués, les tanks des Anglo-Américains se trouvèrent sous les feux croisés des pièces antichars allemandes. Aucun engin britannique ne parvint à escalader la grève et à atteindre les boulevards extérieurs et les faubourgs.

Le nombre des prisonniers s'élève à 2.095 dont 617 blessés. Dans le camp où ils ont été réunis, après la première stupeur (provoquée par les combats qui furent acharnés), ils reprennent peu à peu le sens de la vie. Un Canadien boit dans son casque de l'eau puisée à la fontaine du camp.





DURANT NEUF HEURES, LA GUERRE A FAIT RAGE SUR UN FRONT DE 25 KILOMETRES DE COTES. LES PERTES EN HOMMES FURENT ELEVEES. PEU APRES LEUR DEBARQUEMENT, LES ASSAILLANTS SE HEURTAIENT A LA DEFENSE ALLEMANDE, ILS DEVAIENT PAYER DE LEUR VIE LA TEMERAIRE AVENTURE ORGANISEE PAR CHURCHILL.

E A FAIT RAGE PENDANT NEUF HEURES

Un grand nombre de soldats du corps de débarquement ne purent rembarquer à temps et furent faits prisonniers. Ces soldats canadiens ont tenté désespérément de rejoindre à la nage le dernier transporteur britannique. Ils ont abandonné leurs vêtements pour mieux nager.

Ce tank lourd britannique entièrement neuf a été abandonné par ses occupants. A gauche, les premières maisons d'habitation dieppoises bombardées par la R.A.F. A droite, la fumée d'un transporteur de tanks qui brûle. La mer se trouve à droite de la photo.



VOICI LE MATÉRIEL DU DÉBARQUEMENT

UN débarquement exige un matériel spécial. Le général Mountbatten, qui est le chef des entreprises de débarquement en Angleterre, a mis au point un nouveau matériel. Sa principale innovation est l'emploi en grande quantité de bateaux à fond plat pour les troupes et, pour les tanks, de navires à coque vide dont l'apparence évoque un pétrolier de petite taille. Quant à la stratégie générale, on sait en quoi elle consiste : Intense pilonnage de l'aviation au point de la côte désigné, puis débarquement par toutes petites unités sous la protection de navires de guerre, qui utiliseront leurs pièces pour tenter de neutraliser la défense.

Mais ces préparatifs se sont révélés inutiles, la défense allemande n'a même pas été ébranlée et, si l'on fait le bilan des combats, on constate que l'entreprise s'est soldée, pour M. Churchill, les Anglo-Américains et les Gaullistes, par un sanglant échec.

De son côté, la technique allemande peut se résumer dans l'ordre du commandant

allemand qui repoussa l'attaque : « Laisser débarquer et encercler. » Les deux techniques se sont affrontées. Le combat a duré neuf heures au bout desquelles les envahisseurs ont été obligés de reprendre le large. Au cours de cette guerre, d'autres nations ont aussi effectué des débarquements. Les Japonais, sur la côte malaise, parvinrent à débarquer des effectifs suffisamment importants pour pouvoir, par la suite, emporter la forteresse de Singapour. Mais, de toutes ces opérations, la plus frappante est l'attaque de l'île de Crète. A Dieppe, les Anglais n'ont employé aucun parachutiste ; tandis que, pour la prise de l'île, c'est grâce à cette arme que les Allemands s'emparèrent du terrain en quelques jours. Mais cette méthode suppose une maîtrise complète de l'air que les Anglais ne possédaient pas sur la côte française. C'est probablement pour cela qu'ils n'ont pas cherché à employer les compagnies de parachutistes qui, depuis leur innovation en Crète, par les Allemands, ont montré leur efficacité.



Le matériel blindé était aménagé en vue de son passage dans l'eau. Les tubes d'échappement des gaz des moteurs sont relevés vers le ciel pour éviter l'irruption de l'eau. Tous les orifices ont été recouverts de toiles imperméables collées au goudron (ici arrachées en partie).



Les chars et le personnel ont été amenés à terre par des embarcations à fond plat. La partie avant des bateaux se rabat sur la plage au moment du débarquement. Certaines de ces embarcations sont dotées de moteurs, les autres étant remorquées pendant l'opération.



Les quelques engins blindés qui ont été débarqués sur les galets de Dieppe furent détruits par la défense allemande. On aperçoit en premier plan un rouleau de lattes de bois qui devaient soutenir les chenilles sur la plage. Mais sous le feu, leur pose s'est avérée très périlleuse.



Voici un élément de transport de débarquement au complet. A droite, le transport de tanks. Plusieurs blindés y trouvent place. A gauche, les embarcations pour les hommes avec les panneaux d'identification qui guident les unités à l'embarquement et au rembarquement.



Cette vue d'ensemble du champ de bataille de Dieppe donne une idée de l'efficacité de la défense allemande. Les Anglo-Américains mirent en œuvre différents types d'engins : automitrailleuses, chenillettes et chars, dont quelques-uns lourds. Tous furent mis hors de combat.



La défense allemande tout le long des côtes est assurée par une suite de fortins munis de pièces d'artillerie dont les feux croisés assurent un barrage continu. Cette première ligne est

complétée par des réseaux de barbelés. Plus en arrière, des pièces de marine de fort calibre ont pour mission de prendre à partie les bâtiments de guerre qui tenteraient d'approcher.

HERBERT WAITE, SOLDAT CANADIEN, RACONTE... POUR MOI, LA GUERRE A DURÉ UNE MINUTE

LA gare de Rouen. En face du rapide de Paris, un petit omnibus à la locomotive crachotante : le train qui conduit à la ville dont tous les journaux du monde parlent aujourd'hui : Dieppe.

C'est hier matin, un quart d'heure avant le départ du train de Rouen, que, sans que l'alerte soit donnée, les Dieppois ont entendu le canon et que le bruit a couru :

« Les Anglais tentent de débarquer ».

Obéissant à la consigne du chef du gouvernement, tous les habitants ont immédiatement cessé leur activité et se sont rendus, sous la pluie des balles des mitrailleuses des avions anglais et des éclats de la D.C.A. aux abris qu'ils ne devaient quitter que neuf heures plus tard.

Et le train n'est pas parti. Le soir, il était réservé à des fins sanitaires et militaires.

La rame dans laquelle je prends place est donc la première accessible au public qui circule depuis avant-hier, entre Rouen et Dieppe.

Voici la gare de Dieppe. Voici la ville. A quelques éraflures près, pas de traces des événements d'hier.

Mais, au tournant d'une rue, une femme vêtue de noir se jette dans les bras d'un voyageur qui débarque comme moi.

— Mon chéri, qu'est-ce qui nous arrive là ?

C'est la mère d'une des victimes civiles qui accueille son autre fils.

Et puis, voici les approches de la plage. Dans la grande rue de Dieppe, où la vie a repris avec son animation habituelle ; plus grande même, du fait du manque provisoire de ravitaillement.

Dans la ville quelques glaces brisées, des vitrines béantes, des cor-

niches emportées.

Et puis voici la plage, dont l'accès est interdit par des réseaux de fil de fer barbelé et des murailles bétonnées. A l'un des passages autorisés, on découvre le spectacle de la grève jonchée des restes de la curieuse bataille d'hier

Monceaux de casques anglais, bombes incendiaires, mitrailleuses, fusils, baïonnettes, fusées. Mais aussi des objets personnels : livres de solde, pâte dentifrice, boîtes de conserves, blaireaux, photos et même des cartes à jouer. Le tout assaisonné de grenades à main de toutes formes et de toutes dimensions, dont les Anglais semblent avoir apporté des provisions considérables. La plage ressemble à un immense magasin dont on aurait mélangé les marchandises.

Plus près de la mer, voici le matériel de guerre abandonné dans la retraite : vedettes, transporteurs, tanks moyens, quelques chenillettes à une place avec encore, dans l'une d'elles, le corps calciné de son conducteur. Près de là, les derniers cadavres que la mer rejette et qui attendent, allongés sur le sable et les galets, d'être emmenés vers le cimetière où l'on a enseveli, cet après-midi, les premières victimes dégagées.

L'hôpital français. Transformé en « lazarett », il abrite les blessés allemands et anglais. Les sœurs allemandes les soignent sous la direction du corps sanitaire de la Wehrmacht. J'entre dans la salle de l'hôpital réservée aux troupes anglaises. Odeur de formol et de sang. Sur leur lit, des hommes bandés qui gemissent.

— Vous pouvez parler à celui-ci, me dit le docteur allemand.

« Celui-ci » est un garçon blond au visage un peu rougeaud et qui sourit.

— What's your name ? Comment vous appelez-vous ?

— Herbert Waite.

— English ?

— Non, Canadien de Toronto.

Je me présente également et la conversation s'engage. Waite a 25 ans, il est marié, il a une fille (Roberta... *she is sweet*). Il y a deux ans qu'il est en Angleterre, ~~il est en Angleterre~~.

— Maintenant, le débarquement...

— *I can't tell you...* Je ne peux pas vous le dire.

Puis il se décide :

— Il y a deux ans que nous attendions de combattre. Il y a deux ans que dans notre caserne de ... non ça je ne peux vraiment pas vous dire le nom de la ville... Il y a deux ans que dans notre caserne nous faisions de l'exercice. Enfin avant-hier il y eut des bruits de départ. « Destination inconnue... » Nous avons tous écrit à notre famille. Et puis le soir l'ordre est vraiment venu. Nous avons embarqué avec notre équipement complet. Nous avons compris où nous allions lorsqu'on nous a distribué l'argent français. Nous avions aussi des provisions : du chocolat, des sardines à l'huile, d'autres conserves. Nous pensions les manger avec du pain français. Le voyage a duré assez longtemps mais nous étions très gais, nous avons beaucoup chanté. Il y avait un nègre avec nous, il a été l'objet de beaucoup de plaisanteries. Moi j'ai gagné de l'argent aux cartes.

« Lorsque le matin est arrivé, vers 4 heures, l'alarme a été donnée, et nous nous sommes préparés à débarquer. Après deux heures d'attente environ, on nous a donné le dernier signal. Il faisait presque jour mais on ne voyait guère à cause du brouillard.

Tout à coup, à côté de nous, il y a eu des gerbes d'eau et des explosions. Un de nos porte-tanks s'est ouvert en deux à quelques dizaines de mètres de nous. Il coule rapidement. En regardant la côte je vois les flammes des canons allemands qui tirent sur nous. Mais tout à coup un rideau de fumée nous masque la côte. Nous croyons d'abord à une défense allemande, puis nous comprenons que c'est notre protection.

« Nous sommes un peu saoulés du bruit des canons, de la mer, du cliquetis des armes autour de nous et surtout de l'abrutissant vrombissement des avions au-dessus de nous.

« Je me sens invulnérable : Pour moi la guerre commence.

« Un choc, je suis renversé sur le camarade qui est derrière moi ; un cri : *Leave the boats...* !

La plage ! Il faut descendre. Les premiers devant moi sont déjà à terre. Le bruit est maintenant effrayant, les batteries côtières tirent sur nous. A terre les tommies font le coup de feu. Des balles sifflent autour de nous, à ma gauche, un camarade tombe dans l'eau en criant. Dans le brouillard qui se dissipe peu à peu, je vois les transporteurs vomir les tanks par une trappe qu'on vient d'ouvrir.

On me pousse, c'est mon tour. Encore un copain qui tombe. Je baisse la tête et je saute. Je tombe sur les galets. « *Hurry up!* » me crie Robertson. Je pense tout à coup au but qui m'est fixé : atteindre les maisons... et les occuper... Je me relève et, courbé en deux, je cours... une douleur terrible, puis plus rien... Où suis-je ? Toujours sur la plage de Dieppe (je devais y rester douze heures). La bataille fait encore rage mais je n'entends plus que mon cœur qui bat... qui bat !...

« Pour moi la guerre a duré un peu plus d'une minute.

...ET CE FUT
LA GUERRE (19)

25 JUIN 1940. LORD GORT ET DUFF COOPER SONT CONSIGNÉS A RABAT

SOIRÉE du 25 juin 1940. Pendant que Georges Mandel, sur le « Massilia », ne peut distraire sa pensée du complot échoué, un puissant hydravion, un « Sunderland » anglais plane au-dessus du port de Rabat. Le pilote a visiblement des difficultés à amérir.

« Au diable ! » jure-t-il, (c'est un lieutenant d'aviation australien ; il racontera plus tard au « Times » toute cette aventure). « Au diable ! je ne peux pas me poser ; le port est couvert de barques, pas un endroit pour nous ! Quelle bande d'idiots ! Ils n'ont rien préparé ! »

Les deux passagers, le petit général Gort, à la lourde tête, et M. Duff Cooper, habillé avec son élégance coutumière, finissent par s'inquiéter.

— Qu'y a-t-il donc ? demandent-ils au second pilote.

— Rien n'est prêt pour nous, leur crie-t-il.

Les envoyés du premier ministre Churchill se regardent. Rien de prêt pour les recevoir ?... Ils ne comprennent plus !

Enfin, le pilote australien s'écarte du

port et descend sur le Bou Regreg, un de ces dangereux oueds du Sahara, souvent asséchés. Mais quoi ! il fallait bien finir par se poser quelque part !

L'amérissage se fait sans casse. Mais maintenant, comment atteindre la terre ferme ? Car il n'y a pas de canot à bord.

Ah ! voilà qu'arrive une petite vedette côtière avec des officiers français.

Un peu particulière, cette réception, pensent les envoyés de Churchill. Enfin ! c'est tout de même une réception.

Mais la vedette passe sans s'arrêter. Les Anglais ont beau faire des signes à grand renfort de bras, pour ces Français qui passent, on dirait qu'ils n'existent pas.

C'est un civil, à présent qu'on voit se hâter le long de la côte ; un homme déjà âgé, d'aspect rassis, qui certainement n'a pas l'habitude de courir si vite.

— Un instant, un instant, crie-t-il en anglais aux occupants de l'hydravion ; je vais vous faire amener immédiatement à terre. Mais, tout d'abord, cordiale bienvenue !

AMATEUR D'ART ARABE ET DE MUSÉE LORD DILLON REÇOIT DES TÉLÉGRAMMES CHIFFRÉS

CE monsieur qui, dans le port extérieur de Rabat, essaie, avec tous les signes du désespoir, de trouver quelqu'un pour amener enfin à terre les deux passagers de l'hydravion britannique, c'est le vieux lord Dillon.

Amateur passionné d'art arabe et mauresque, il était en séjour à Alger depuis quelques semaines. Il vient d'arriver aujourd'hui à Rabat, pour y visiter musées et mosquées. C'est, tout au moins, ce qu'il explique à qui veut l'entendre. En réalité, lord Dillon est un des innombrables « experts » agents que le gouvernement britannique a partout mis dans le monde.

Un agent arrête

Lord Gort.

Un télégramme chiffré du Foreign Office l'a chargé d'être, ce soir, à partir de 18 heures, sur le quai du port de Rabat, pour y attendre les deux plénipotentiaires du premier ministre Churchill. Il doit les conduire ensuite à leur hôtel et s'entretenir en toute liberté avec eux des graves questions qui les amènent.

— Je vous prie instamment, Messieurs, dit lord Dillon, en s'adressant à deux jeunes officiers de marine français qui s'apprêtent à monter dans un canot, je vous prie instamment d'aider deux passagers de l'hydravion à descendre à terre. Ce sont des hôtes d'importance, invités ici par votre gouvernement.

Les officiers s'occupent volontiers des « passagers » qui attendaient depuis une demi-heure. Enfin, les voici à terre ; ils serrent la main à lord Dillon. Présentation : le ministre de l'Information, Duff Cooper, et le général lord Gort.

Le général — qui naturellement fait, en tenue de ville, ce voyage d'affaires politique — est issu d'une vieille famille aristocratique, mais rien de son apparence ne le révèle. Il peste contre ces Français qui insistent sur votre présence et demandent votre aide... et qui, quand vous êtes vraiment là, ne se soucient plus de vous !

Duff Cooper n'est pas très grand non plus et a quelque corpulence, mais à côté de lord Gort on ne peut lui dénier une

certaine aristocratie. Il attache un grand prix à l'élégance de la tenue. Les esprits caustiques prétendent même qu'on remarque en la personne de Duff Cooper que sa femme, lady Diana, fut longtemps actrice, car ses cheveux blonds partagés d'une raie au milieu, et la petite moustache qui orne son visage, semblent sortir des mains du coiffeur de théâtre. Ses adversaires politiques ajoutent qu'il doit non seulement sa coiffure et sa moustache à sa femme, mais également sa carrière politique.

Tels sont les deux hommes de confiance que le ministre Churchill envoie à Rabat pour traiter avec l'ex-ministre français, Georges Mandel.

Avant de quitter le port, ils sont arrêtés par un agent de police, qui leur demande leurs papiers. De mauvaise humeur, ils montrent leur sauf-conduit diplomatique sur lequel l'agent jette un regard distrait.

Mais au corps de garde, le policier parle des arrivants. Alors, son supérieur, officier de police, s'arrache les cheveux :

— Malheureux ! n'as-tu pas lu les instructions qui ont été données de surveiller l'entrée des visiteurs anglais ? Tous les ports, tous les camps d'aviation ont reçu l'ordre de ne pas laisser débarquer un seul Anglais. Il doit y avoir des gars très dangereux qui veulent s'approcher et, ici, à notre poste, tu les laisses passer comme d'honnêtes promeneurs !...

Mandel est introuvable à Casablanca.

— Je vais, avant tout, téléphoner à Mandel, à Casablanca, dit Duff Cooper à ses compagnons, lord Gort et lord Dillon, dès leur arrivée à l'hôtel Balima.

Et il donne à un boy le numéro de téléphone de l'hôtel Excelsior, à Casablanca, en le priant de demander, à l'appareil, M. le président Georges Mandel. Mais les heures passent, et nulle communication ne vient.

On fait mander le directeur de l'hôtel :

— Et cette communication avec Casa-

blanca ? Nous devrions l'avoir depuis longtemps !

Le directeur explique :

— Nous l'avons immédiatement deman-

LES ENVOYÉS DE CHURCHILL SONT CONSIGNÉS A L'HOTEL

DUFF COOPER descend lui-même dans le hall, se fait donner l'hôtel Excelsior à Casablanca, et parle :

— Ici, Duff Cooper, de Londres, qui veut parler immédiatement au président Mandel.

Le téléphoniste de Casablanca paraît ne pas comprendre très bien. Sans arrêt il demande :

— Qui ? le président Mandel ? Georges Mandel, président ?...

Et il affirme, entre temps :

« Mais il n'est pas ici... on ne le trouve pas... Non, non, vous ne pouvez point parler à M. Mandel ! »

Duff Cooper en a assez ; il raccroche et rejoint les deux lords :

— Impossible, en effet, d'avoir Mandel.

On nous a jeté un sort !

Le général a ce méchant visage qui esi redouté dans toute l'armée anglaise, et lord Dillon, qui le sait malheureux quand il ne peut faire son habituelle promenade du soir, propose avec opportunité :

— Et si, pour ne point perdre tout à fait cette journée, nous allions voir notre consul ?... Un homme fort intelligent. Peut-être nous apprendrait-il quelque chose de nouveau ?

La proposition est acceptée avec plaisir et les trois hommes quittent l'hôtel... Mais à peine ont-ils franchi le portail qu'un agent de police fait un pas vers eux, les salue et dit en même temps :

— Je vous prie, Messieurs, de rester à l'hôtel.

Au premier instant, ils sont tout interdits. Puis lord Gort s'avance vers l'homme, et dans ses yeux s'allume cette flamme qui lui

dée et réclamée à plusieurs reprises, mais on répond toujours que M. Mandel est absent et qu'on ne peut le trouver. Nous faisons tout notre possible, Messieurs.

fit donner dans l'armée le surnom de « Tigre Gort ».

— Qu'est-ce que vous radotez là ? lui crie-t-il au visage.

Le directeur de l'hôtel intervient. Il veut à tout prix éviter un scandale :

— Je vous en conjure, Messieurs, supplie-t-il, ne sortez pas, restez à l'hôtel, je vous en prie.

— Ah ça ! sommes-nous dans une maison de fous ? crie à nouveau le général.

Un fonctionnaire explique à Lord Gort l'attitude des agents.

Mais voilà que de l'ombre surgit un autre personnage, un civil, grand, fort, d'une tenue irréprochable.

— L'agent ne fait que son devoir, Messieurs, dit-il aux Anglais avec la plus grande correction. Donnez-vous la peine, je vous prie, de rentrer dans votre hôtel. Vous ne devez point le quitter. Je suis fonctionnaire de la résidence et j'ai une communication à vous faire.

Influencés, malgré eux, par cette attitude correcte et calme, les Anglais rentrent dans l'hôtel.

Là, le fonctionnaire poursuit :

« Je vous prie d'excuser le ton de l'agent de police, mais je dois vous faire savoir en même temps que vous êtes priés de ne point quitter l'hôtel jusqu'à votre départ. Nous avons dû prendre cette mesure par ordre supérieur, pour votre sauvegarde personnelle... et pour celle de l'Etat ! »

"NOUS SOMMES TRAITÉS COMME DES ENNEMIS", DIT LORD GORT

Le Tigre Gort est alors déchainé :

— Mais c'est inouï ! nous sommes traités ici comme en pays ennemi. Nous sommes venus pour parler à M. le président Mandel.

— Il n'y a de président Mandel ni ici, ni nulle part au Maroc, réplique le fonctionnaire d'un ton ferme.

— Le gouvernement français nous a cependant conviés ici à un entretien, objecte Gort.

— Ce doit être une erreur, Monsieur, dit le fonctionnaire, en reprenant son ton de parfaite correction. Le gouvernement français se trouve à Bordeaux et non à Rabat. Mais, d'après ce que vous venez de me dire à l'instant, puis-je rapporter à mon chef que vous êtes bien venu de Londres pour vous entretenir avec M. Mandel ? C'est d'ailleurs ce que nous empêcherons.

Le général anglais est muet de colère ; de son pas lourd, sans un mot, il martèle les dalles du hall. Duff Cooper ne trouve pas non plus ce qu'il convient de dire dans cette pénible situation. Le vieux lord Dillon voudrait au moins sauver quelque chose.

— Il nous sera cependant bien permis de nous rendre... en votre compagnie, si vous le voulez... à notre consulat !

— Je regrette beaucoup, ce n'est pas possible.

— Alors nous pourrions prier par téléphone notre consul de venir nous voir ici ?

— Je le regrette encore, mais les communications téléphoniques ne vous sont point permises. On doit empêcher, et on empêchera que, durant tout votre séjour à Rabat, vous entriez en rapport avec qui que ce soit.

Gort, qui s'est arrêté un instant pour écouter, pousse une exclamation. Mais Duff Cooper prononce, d'un ton menaçant :

— Je constate que les représentants du gouvernement de Sa Majesté britannique sont traités d'une manière inadmissible, et je pense que les responsables auront à en supporter les graves conséquences.

Le fonctionnaire s'incline poliment.

— Ma mission est terminée, dit-il. Je vous ai fait savoir, Messieurs, tout ce que j'avais à vous communiquer.

Et les Anglais restent seuls. Ils regagnent leurs chambres, commandant du porto et tâchent de passer le temps en se racontant réciproquement des histoires.

Mais, dans le port de Rabat, un drame se joue.

(A suivre.)

★★★

DIX-SEPT SOSIES DE NAPOLEON A NEW-YORK

Un journal américain a lancé ses reporters à la recherche des sosies des grandes célébrités mondiales. Il est parvenu au résultat suivant : le New-York de 1942 possède 17 sosies de Napoléon, 7 de Beethoven, 32 de Lénine, 4 de Tchang Kai Chek, 9 d'Alphonse XIII, 3 de Churchill, 23 d'Edison, 8 du général Pershing, 4 de Lloyd George, 2 du président Roosevelt.

Les 17 sosies de Napoléon appartiennent à des nationalités diverses : un seul est Français, 6 sont Américains, 2 Italiens, 2 Espagnols, 1 Allemand, 1 Polonais, 1 Hongrois, 1 Ecossais, 1 Danois et 1 Argentin.

Hollywood tourne « Ile de Wake »

LES JAPONAIS SONT DES CHINOIS LES FUSILS EN CAOUTCHOUC LA MER EST UN MATELAS

UN fracas de coups de canon. Une énorme gerbe d'eau s'élève à proximité du flanc du navire de transport. Des hommes, des Japonais, se précipitent dans un canot de sauvetage. Hélas ! il se retourne et les hommes sont projetés à la mer.

On, plus exactement, ils tombent de trente-cinq pieds sur des matelas élastiques.

Car ce n'est pas une vraie bataille, mais le film d'une bataille tournée en ce moment dans un studio d'Hollywood. Ce film s'intitule : « Ile de Wake ».

L'île de Wake, on s'en souvient, fut perdue par les Américains, au cours de la première semaine de guerre contre les Japonais.

Dans un coin du studio, on a bâti un navire à deux ponts, non pas en fer, ce qui est interdit par suite des restrictions de matières premières, mais en carton.

La chute vaut 75 dollars

Sur ce bateau évoluent des soldats japonais. Mais ce ne sont pas de vrais Japonais. Ce sont des Chinois, des acrobates professionnels qu'on a engagés pour jouer le rôle de soldats du mikado. Ce sont eux que nous avons vus tout à l'heure sauter dans leur canot et être projetés dans la mer. Afin qu'ils ne se fassent pas mal dans leur chute on leur a donné des fusils en caoutchouc.

Ces acrobates viennent de subir une grosse déception. En plus de leur salaire quotidien de 35 dollars, on leur avait garanti une prime de 75 dollars par chute. Mais ils n'eurent qu'à sauter une fois, la prise de vue ayant réussi du premier coup.

Pour donner l'impression que l'action se passe en pleine mer, on a placé un bassin entre la caméra et le bateau. Pour imiter les vagues et faire jaillir l'écume on met un piston en marche. Ce qui ne va pas sans inconvénients, car le studio est inondé

J'AI SOMBRE AVEC L'"EAGLE"

Récit du journaliste anglais Norman Hope

NORMAN HOPE, correspondant particulier de Reuter, qui se trouvait à bord de l'Eagle, a donné à son agence, d'après des informations de Londres, la description que voici sur le naufrage du bateau :

Je me trouvais vers 13 heures avec trois officiers dans les salons lorsque, soudain, deux formidables détonations me projetèrent de ma chaise. Comme nous ouvrons la porte, deux autres détonations secouèrent le bateau. On aurait dit que les parois s'abattaient sur nous. J'entendais le sifflement insolite de la vapeur. Comme nous courions sur le pont, je vis des nuages de fumée s'élever au milieu du bateau. Déjà l'eau nous baignait les pieds. Nous grimâmes par une échelle jusqu'au pont supérieur et le bateau commença à pencher dangereusement sur le côté.

L'équipage se tenait prêt. Je me laissai glisser dans l'eau. Quand je fus remonté à la surface, je remarquai avec effroi que je n'avais pas suffisamment gonflé d'air ma ceinture de sauvetage.

Et le fier navire s'anéantit sous les eaux

Des vagues d'huile passaient sur moi et s'éloignaient, je me croyais perdu, car je ne voyais nulle part de débris ou de poutres où je puisse m'accrocher. Enfin, je vis flotter un filet rempli de liège auquel des marins s'étaient agrippés. Au prix d'efforts désespérés, je pus, moi aussi, me fixer au filet. Et puis, nous contemplâmes, muets de stupeur, notre fier bateau disparaître sous les flots. Les paroles sont impuissantes à décrire ce que nous ressentions. Après d'interminables heures, nous fûmes enfin recueillis par un dragueur.

Le porte-avions Eagle qui vient d'être coulé est le dernier porte-avions britannique qui restait en Méditerranée. Avec le porte-avions Argus coulé auparavant il appar-

tenait à la flotte de Gibraltar. Il ne reste plus que six porte-avions en tout à la flotte britannique.

Chypre, l'île du cuivre, dans le triangle de guerre

— Chypre doit être prête à toute éventualité.

Ce sont les mots que prononce, à sa descente d'avion, Sir C. C. Wooley, gouverneur de l'île. Il revient du Caire où il s'est entretenu de la situation avec le commandement britannique. Une situation qui s'annonce menaçante. Chypre ne va-t-elle pas ravir bientôt à Malte le record des bombardements ?

Il y a, en Méditerranée, deux bastions anglais qui jalonnent la route orientale : Malte et Chypre. Malte était un centre des lignes de ravitaillement de l'Axe quand les troupes du maréchal Rommel étaient encore en Cyrénaïque. L'avance des divisions blindées allemandes et italiennes jusqu'à El-Alamein a déplacé le problème. Ce n'est plus de Sicile mais de Grèce et de Crète que les approvisionnements viennent maintenant.

Chypre, c'est l'île du cuivre, l'ancienne Kittima d'Homère, Aphrodite y avait son sanctuaire.

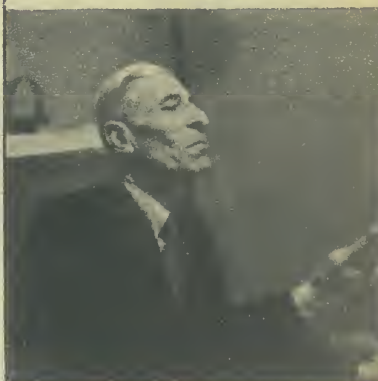
M. SAHUB EST l'homme le plus questionné de Vichy



M. SAHUB, LE REPRESENTANT DE LA PRESSE TURQUE AUPRES DU GOUVERNEMENT FRANCAIS, EST L'HOMME LE PLUS QUESTIONNE DU MOMENT. TOUS LES INDISCRETS LUI DEMANDENT QUELLE VA ETRE L'ATTITUDE DE LA TURQUIE DANS UN AVENIR IMMEDIAT. MAIS IL SAIT TRES BIEN FAIRE LA SOURDE OREILLE. « JE N'ENTENDS PAS... »



CE SONT GENERALEMENT LES JOURNALISTES QUI PASSENT POUR ETRE D'EMPLOYABLES INTERVIEWERS. M. SAHUB DONT LE METIER CONSISTE A POSER DES QUESTIONS, NE VEUT PAS QU'ON RENVERSE LES ROLES : « JE VOUS ASSURE QUE JE NE SAIS RIEN, DES INFORMATIONS, J'EN CHERCHE ».



« RESTONS AMIS ». MAIS M. SAHUB POUR CONTINUER SA TACHE DE JOURNALISTE OBSERVATEUR NEUTRE, DOIT FAIRE LA GUERRE AUX CURIEX. IL CHANGE DE RESTAURANT POUR DEPISTER LES BASEURS ET IL CONDAMNE SA PORTE AUX VISITEURS.

PH. R. PARRY.

Six mois après, le monde apprend comment Mac Arthur quitta Corregidor

UN journaliste italien publie dans la « Stampa » un récit retraçant comment Mac Arthur quitta la forteresse assiégée de Corregidor. C'est la première fois que cet événement est retracé dans un journal.

« Quand il devint évident que les positions de Bataan ne pourraient plus résister à l'attaque finale des Japonais et que Corregidor était destiné à tomber, Roosevelt appela à la Maison-Blanche le ministre Stimson et lui signifia ses décisions :

« Quelques heures plus tard, Douglas Mac Arthur recevait l'ordre de passer le commandement de ses troupes à l'un de ses collaborateurs et de se mettre en sûreté en territoire australien par n'importe quel moyen. A la Maison-Blanche, on expliqua que le tonnerre de la chute de Singapour n'étant pas encore apaisé, celle de Corregidor pourrait peut-être passer inaperçue, mais que la capture de Mac Arthur serait pour les Etats-Unis un coup irréparable. Roosevelt lui-même fit observer que Mac Arthur, avec ses quatre étoiles d'or au collet et son bâton de field-marshal, était plus qu'un général : un symbole national.

« La même nuit, quatre canots rapides sortis de Corregi-

dor gagnèrent au ralenti le promontoire de Bataan et s'embarquèrent dans une petite rade près d'un embarcadere improvisé. Une sentinelle cria : « Qui va là ? » Le mot de passe apaisa ses craintes, puis un groupe d'ombres émergea des ténèbres : Mac Arthur et sa suite s'apprêtaient à partir. Le général portait une casaque toute simple et dépourvue des insignes de son grade; il tenait à la main un jonc et, sur le bras, un imperméable de soie. Derrière lui venaient sa femme — une gentille brunette de vingt ans plus jeune que lui — et le petit Arthur porté par sa nurse chinoise; puis encore quelques officiers de l'état-major et des boys chargés de malles et de valises.

« Au revoir »,

dit Mac Arthur

à ses compagnons

« Derrière la montagne de Bataan, trois ou quatre fusées percèrent la nuit sans étoiles et diffusèrent une vague lumière. C'étaient les Japonais qui se transmettaient des signaux sur un front à peine éloigné d'une dizaine de milles. Il fallait se hâter. Le général Casey, qui avait organisé cette « sortie », accompagna les voyageurs jusqu'au bout du débarcadere et

aida Mme Mac Arthur à sauter dans le canot à moteur.

Le général, lui, était grave et silencieux et quand Casey, le visage sévère et la main à la visière du képi, le salua une dernière fois, il eut un triste sourire :

« — Au revoir, Casey, dit-il; puisse-je bientôt revenir vous délivrer. Dites à tout le monde de ma part : « Au revoir... »

LA HONGRIE A FÊTÉ UNE COURONNE SANS ROI

LE 23 août, la Hongrie a célébré sa fête nationale. La Hongrie est un royaume sans roi. Le pouvoir appartient à un objet inanimé, la Sainte-Couronne, qu'est physiquement le siège du pouvoir suprême.

Elle est conservée au château de Bude, dans une chambre forte gardée nuit et jour par quatre hommes. Tous les quarts d'heure, un factionnaire jette un regard à travers le grillage qui est la seule ouverture de la chambre forte.

La porte de celle-ci a deux serrures dont chaque clé est en possession d'un gardien de la couronne. Ces deux personnages sont, après le régent, les plus hauts dignitaires de l'Etat. Ils doivent obligatoirement être l'un catholique, l'autre protestant, et sont élus à vie par le parlement.

Actuellement c'est le comte Teleki et le baron Pereny.

TARIF DES ABONNEMENTS Z. O. ET Z. N. O.

COMPTE CHEQUE POST. : PARIS 3093-96

Pour la zone non occupée, adresser directement le montant de l'abonnement aux MESSAGERIES

HACHETTE, 12, Bellecordière, LYON
LES PRISONNIERS de guerre internés en Allemagne peuvent recevoir « La Semaine » en souscrivant « aux-mêmes » l'abonnement à la Kommandantur de leur camp.

E. GERANT : ANDURAND

LA SEMAINE

GRAND HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ FRANÇAIS

3^e ANNÉE

N° 108

Z. O. : 6, BOUL. POISSONNIÈRE, PARIS-9^e - TÉL. PRO. 15.01

Z. N. O. : 12, RUE CARNOT, VICHY (ALLIER)

LES PEINTRES ONT L'AIR DE BOURGEOIS ET IL N'Y A PLUS DE MAUVAIS GARÇONS

Cet été la meilleure évocation du Montmartre nocturne est un tableau noir.

Et cela ne prouve pas du tout que la Butte a perdu ses couleurs.

Seulement elle a changé de mine, de son faite à sa ceinture de petits cafés, toujours pleins des flonflons d'accordéons vers Clichy et Rochechouart.

La Butte, c'est une brune que l'on retrouve blonde. Et ce n'est pas exactement au sens propre du mot une décoloration.

Il faut de la méthode pour découvrir Montmartre. D'abord on commence à s'étonner dès le bas.

En bas c'est Clichy et les cinémas ; Blanche, et ses brasseries où la bière vaut ce qu'elle vaut tout en coûtant trois fois plus cher ; Pigalle où l'ancienne Abbaye de Thélème a changé deux fois d'enseigne dans l'année, mais ne désemplit jamais ; Anvers et ses bouquets de fleurs ; Barbès, le quartier le plus populaire, qui est à Montmartre ce que la pelouse est au pesage.

Tout autour de la Butte et dans les rues qui montent en serpents jusqu'à la place du Tertre fleurissent toujours des histoires.

Ces histoires ont gardé cette qualité d'être montmartroises.

Les inspecteurs de la Mordaine poursuivent les marchands de drogues et arrêtent des trafiquants d'insecticides

Montmartre ne serait pas Montmartre sans ses peintres et ses modèles. Mais il lui faut aussi ses mauvais garçons.

On se demande aujourd'hui si ces derniers ne vont pas manquer !

La police, qui aime les statistiques, n'ose encore se prononcer à ce sujet et cependant, on note déjà une sensible et réelle diminution des méfaits quotidiens qui alimentaient naguère les journaux en quête de sensationnel.

La rue Fontaine et les alentours de l'ancien Rat-Mort, place Pigalle, les bars corses d'entre Blanche et Clichy, toute la scène des anciens théâtres de vendetta, ont même un petit air familial.

Montmartre, ici, fait province. Il ne faudrait pas croire, imprudemment, que la surveillance exercée par la brigade mondaine se relâche. Le gibier se fait rare, voilà tout, mais la chasse aux indésirables demeure ouverte.

Plus de drogue, confient les initiés.

C'est vraiment la vraie restriction dont on ne se plaindra pas.

Il arrive que l'on voit les trafiquants habituels abandonner un peu de leur confort. D'autrefois ils font de la cigarette ou du sucre, voire du ticket. En tout cas pas question de neige pour reprendre l'argot habituel des faits divers disparus.

Maizo, le géant Métra et le silencieux Revestre, les vedettes de la brigade mondaine font les cent pas, l'œil toujours ouvert. Par habitude. Et pour s'occuper.

Mais s'ils mettent la main au collet

d'un délinquant à la sortie de l'un de ces bars, où l'on boit le pastis sur le comptoir, ils découvrent que cette terreur récalcitrante ne vendait, en fait de drogue, que de l'aspirine pilée.

La plus grosse prise de ces jours derniers a été celle d'un importateur clandestin de *pastis en poudre* !

C'était un monsieur qui faisait venir de Marseille ses provisions d'anissette dans des sachets de papier glacé portant l'en-tête d'une fabrique d'insecticides.

Il faisait sa fortune en faisant déguster du tue-mite à ses amis dans de grands verres avec de la glace. Heureusement, le Dépôt est un lieu familier pour ces gens-là, toujours en quête de stocks !

La dernière bouteille de champagne est dégustée chaque soir par des milliers de clients

Un client est toujours flatté d'entendre le maître d'hôtel d'un cabaret de nuit se pencher aimablement et lui dire :

— Nous aurons pour vous monsieur, une dernière bouteille de champagne. Hélas, demain il ne restera plus que des vins rouges et de l'orangeade.

La dernière bouteille de champagne, à Montmartre, est un artifice, un trompe-l'œil. Car cette dernière bouteille des milliers de clients la boivent chaque nuit.

Comme ils fument le dernier paquet de cigarettes !

Celui-là les chasseurs de la rue d'Amsterdam le vendent couramment 120 ou 150 francs.

— Hé, chasseur...
— Monsieur ?
— Des cigarettes !
— Oui, monsieur.

Vers l'aube, le chasseur qui manque de provisions part en chasse. Il va voir ses confrères du même trottoir... Et promené de porte en porte, le paquet demandé finit bien par être déposé sur la table du client. Mais chacun a pris un pourboire. Aussi vaut-il 100 francs de plus !

Jusqu'à minuit ces cabarets de Montmartre conservent leur clientèle d'habituels. On remarque peu de jeunesse.

Pas du tout de geys swing ! Car Montmartre est demeuré résolument antiswing.

Mais le président de la Ligue des buveurs d'eau va-t-il faire faillite ?

La plus curieuse de ces petites actualités du bas-Montmartre est le fait suivant bien ignoré :

M. Jacquemin, président de la ligue des buveurs d'eau, se demande si le mauvais état de ses affaires ne l'entraînera pas vers les sombres préceptes d'une déposition de bilan.

Il y a quelques mois, doit-on savoir, un curieux magasin ouvrait portes et vitrines au n° 10 bis de la rue Championnet.

La Ligue des buveurs d'eau, c'était là !

Très sérieusement, un petit homme à barbe blanche et binocles dorés allait entreprendre, sous les auspices du Secours national, de combattre l'intempérance sur la Butte.

Une entreprise hasardeuse entre toutes malgré les circonstances favorables de l'heure !

Elle était vouée à l'échec, bien que cet apôtre montmartrois ait eu des arguments de valeur dans sa sacoche : lui-même fut abandonné par sa famille, trahi par sa femme, méprisé par ses enfants, banni de sa profession et réduit à la condition de clochard — durant dix ans — pour avoir trop bu dans sa jeunesse !

M. Jacquemin est aujourd'hui un respectable vieillard. Un vieillard persévérant qui continue de prospecter les cafés et les petits bars de la Butte pour tenter de vendre ses brochures moralisatrices et humanitaires.

Son thème est toujours le même : amener les Montmartrois à la continence.

Mais aucun de ses arguments de grand buveur repent — il confie avoir bu quotidiennement dix litres de vin pendant vingt-quatre ans — n'a atteint la conscience des gens de la Butte.

Aussi M. Jacquemin a-t-il fait de mauvaises affaires. On ne vit pas facilement d'amour, et surtout d'eau fraîche ! Si bien que l'autre jour, dans son magasin de la rue Antoinette où il souhaitait donner beaucoup de consultations (tarif habituel 5 francs), on l'a entendu parler de faillite.

Il se trouve même que la plus grande plaisanterie que lui réservent les Montmartrois, lorsqu'ils le rencontrent sur leur chemin, est de l'inviter à prendre quelque chose sur le zinc.

Le plus piquant est que M. Jacquemin ne refuse jamais !

Il faut croire que ses déplacements sous le soleil d'août lui donnent soit

Mais, fidèle à ses principes, l'apôtre n'accepte que l'eau minérale.

A la rigueur des jus de fruits.

Mais une fois en passant !

Il y a toujours des rapins mais ils ont changé de costume

Montmartre...

Le vrai Montmartre, voulons-nous dire.

La Butte !

Il semble que chaque maison renferme jalousement un secret charmant. En tout cas, cette ville dans la ville est toujours pleine de petits mystères.

Montmartre, d'ailleurs, est en difficulté avec les tons de l'arc en ciel.

Un tube d'indigo v a plus de valeur qu'un kilo de sucre, la toile pour peindre est plus recherchée que le drap pour pardessus et l'on se dispute les châssis de bois qui servent à tendre la toile. C'est le grand marché noir du rouge vermillon et du blanc de céruse.

Rue Saint-Rustique, en ce mois d'août, les chevalets ont poussé plus nombreux que les années passées.

Et c'est là que l'on observe les changements apportés par l'art moderne dans la tenue des rapins.

Plus de pantalons de velours, aucun chapeau rond. On chercherait vainement une cravate lavallière nouée à l'artiste.

Le rapin, le débutant, le chahuteur de la Butte est toujours là, mais il s'habille aujourd'hui en sportif : un pantalon de golf, des sandales, une casquette de toile blanche façon marseillaise. Et tous portent des chemises aux cols si largement échancrés que l'on découvre la peau brunie de poitrines athlétiques.

Comme la mode est de s'habiller de robes courtes genre paysanne et pour les hommes de petites culottes, la place du Tertre fait penser à un village tyrolien.

Tout le monde mange en popote la cuisine que les modèles font mijoter pour la communauté. L'après-midi les rapins retournent à leur chevet. Le paysage prime la nature morte : il est pénible de peindre d'après nature un gigot quand on meurt d'envie de le manger.

Près de la basilique où les cierges ne restent allumés que cinq minutes on construit la Maison des poulbots

Rien n'a vraiment changé, mais les poulbots qui disposaient déjà d'une académie de dessin, regardent maintenant s'élever près de la basilique une maison qui sera leur château.

Car Montmartre est demeuré aussi le pays des enfants. Et M. Pinoteau, le régisseur des films de Julien Duvivier, continue à être pour eux un parrain dévoué. L'hiver prochain, les petits poulbots monteront sur la Butte des spectacles comiques et dramatiques.

Près d'eux la grande basilique reçoit chaque jour davantage de fidèles. Des milliers de Parisiens viennent y prier.

C'est un grand nombre de mamans et de femmes de prisonniers qui escaladent les escaliers de pierre pour aller déposer l'offrande de leurs prières devant l'autel de la Butte.

Mais dans la basilique les cierges posent un problème. Ils coûtent plus cher qu'autrefois.

Et l'on ne peut les laisser brûler que cinq ou six minutes...

Ce qui n'empêche pas des milliers de petites flammes de briller sans cesse dans l'ombre du sanctuaire.

La compagnie du métropolitain fait connaître aussi que l'exploitation du funiculaire lui donne pleine satisfaction : toutes proportions observées, la moyenne de recettes quotidiennes du funiculaire dépasse celle d'une ligne de métro ou d'autobus !

Quelquefois, au crépuscule, on peut voir prendre place dans le funiculaire des célébrités de Montmartre qui sont également des vedettes de Paris.

Il y a Céline, Marcel Aymé, Gabriello, le dessinateur Daragnès, Paul Colline, Villabella, Etchepare, Germaine Lix...

C'est que le Tout-Paris a toujours beaucoup emprunté à Montmartre.



Sur la Croisette, Raph pilote une "savonnette de luxe"

SANS doute, le sait-on déjà, car on en parle depuis longtemps, le champion Raph s'est lancé dans la construction automobile. On a pu voir, l'autre jour à Cannes, une sorte de grosse savonnette de luxe qui est l'automobile 1942.

La présentation avait lieu devant l'hôtel Miramas. Y assistaient, en plus de la presse spécialisée ou pas, tous les amis du champion et un certain nombre de personnalités diverses.

Il y avait, notamment M. Blanchard, le maire de la cité des fleurs et des sports élégants, l'aviateur Marcel Doret et Maurice Chevalier, que l'on met décidément à toutes les sauces.

Maurice est déjà parrain d'un éléphant de cirque et d'une bonne douzaine de « P'tits Quinquins ». Raph l'a bombardé parrain de sa voiture. Le baptême a eu lieu hier au gros rouge, parce que c'était un jour « sans ».

Elle s'appelle « Electraph », cette voiture. C'est assez dire qu'elle ne marche ni au gazo, ni à l'essence d'algues marines, ni au sorgho. Elle est électrique.

De quelle matière est-elle faite ? D'un peu d'acier, malgré tout. Un tout petit peu pour les pièces motrices essentielles et les commandes. Le reste en aluminium et en magnésium. Sur-tout en magnésium dont la France regorge et dont la capacité de résistance équivaut à peu près à celle de l'acier doux.

Après avoir fait le 100 on descend au 40

Le grand mérite de l'ingéniosité de Raph et de ses collaborateurs est d'avoir songé à utiliser ce métal qui n'est pas distribué parcimonieusement, ou moins que les autres, ce qui va leur permettre de sortir, de leurs usines de Cannes (quand elles seront achevées), un programme de cent voitures.

Et vous savez, elle marche drôlement ! s'écrie Raph, lorsqu'on eut fini d'admirer.

Et celui qui, en 1938, gagna la « Targa Florio » à près de 100 à l'heure, fila sur la Croisette à un petit 42 de moyenne.

Louise Carletti n'est pas morte avant d'être née

Patricia est un film unique en son genre.

Pour la première fois depuis que le cinéma nous conte des histoires, les scènes du film ont été tournées dans l'ordre même où nous les verrons sur l'écran.

Patricia a été commencée par le commencement, fini par la fin.

Ses interprètes, Aimé Clariond, Gabrielle Dorziat, Louise Carletti, Alerme et Escande (pour ne nommer que les principaux) ne sont pas encore revenus de leur stupeur. Ils avaient l'habitude, suivant les plus pures traditions de l'art cinématographique international, de mourir avant d'être nés, ou de divorcer avant de se marier.

Aimé Clariond, particulièrement sceptique, a parié qu'au dernier moment il y aurait sûrement une intervention de scènes. Il lui en coûtera un dîner au cours duquel Alerme, gagnant du pari, espère bien rattraper une petite partie des vingt et un kilos qu'il a égarés, sans le vouloir, depuis le début des restrictions.

Suzanne Marc-Hély ne chantera plus « Atchoum ! »

Suzanne Marc-Hély s'était endormie à bicyclette. Elle se réveilla par terre, avec le crâne fracturé. La nuit, elle chantait dans un cabaret; le jour, elle répétait au Gymnase. Alors elle avait sommeil, et ce jour-là, où elle aurait pu se reposer, elle avait préféré participer au rallye cycliste des vedettes.

Coût : six semaines d'hôpital. Maintenant, à peu près rétablie, elle a recommencé son tour de chant avec des chansons nouvelles dont une lui plaît particulièrement : elle s'appelle « Atchoum ».

Mais si cette chanson plaît à Suzanne Marc-Hély, elle déplaît beaucoup à son médecin qui l'a formellement proscrite de son répertoire. Pas pour des raisons artistiques, mais parce que sa malade est obligée d'éternuer énergiquement pour l'interpréter et que chaque éternuement, en lui ébranlant le crâne, risque de compromettre la réduction de sa fracture.

La Viviane Romance italienne est à Paris

BIANCA DELLA CORTE a vingt ans, des yeux noirs, un teint de gitano, et une moue à la fois enfantine et prometteuse.

Son visage exotique évoque celui de Viviane Romance. Elle est venue en France pour y tourner le rôle d'Haydée dans « Le comte de Monte-Cristo », version italienne. Lise Delamare sera l'Haydée version française. Le héros du roman d'Alexandre Dumas : Pierre Richard-Willm pour les deux pays.

Bianca della Corte désire venir souvent à Paris, aussi a-t-elle loué un appartement avenue Pierre-Ier-de-Serbie.

Elle vit habituellement à Capri où elle a abandonné son petit chien Parzilla « parce qu'il est encore mal élevé et aurait sali mes beaux tapis tout neufs », explique-t-elle. Mais le jour de son installation elle a renversé trois vases pleins de fleurs et oublié de fermer le robinet de sa salle de bains.

A Marseille Pierre Brasseur meurt six fois de suite et s'endort

Il n'est pas donné à tout le monde de savoir mourir. Surtout au cinéma, devant l'œil impitoyable de la camera. Pourtant, Pierre Brasseur est extraordinaire dans ce genre d'exercice.

Dans « La Croisée des Chemins », que Berthomieu termine actuellement dans le studio de Marseille, Brasseur agonisait, l'autre jour, sous le regard attendri de ses camarades.

Il va sans dire que l'on répète la scène une fois, deux fois, trois fois et qu'on tourne pour le moins deux fois.

Petit accident technique et puis on enchaîne

Brasseur est vraiment épatant. Il a une façon de rendre le dernier soupir à rendre jaloux pas mal de gens.

— Parfait ! décrète Berthomieu.

Mais il n'en décide pas moins de recommencer une dernière fois. Juste à ce moment, un petit accident technique suspend la prise de vues. Brasseur, sans bouger de place, attend que tout soit rétabli.

— Silence ! On tourne ! Partez !

Le docteur s'approche du moribond, lui tâte le pouls, lui adresse quelques mots.

L'angoisse saisit

les gens du plateau

Stupéfaction. L'homme qui va mourir ne répond plus. A-t-il oublié son texte ? A moins que... Serait-il vraiment ? Une véritable angoisse gagne le plateau.

— Coupez ! hurle le metteur en scène.

On se précipite auprès de Brasseur. On s'aperçoit alors qu'il est endormi.

A Saint-Tropez Bordas danse la java-navette

SAIN-TROPEZ a, cet été, retrouvé un peu de son ambiance d'autrefois. Les Anglais, les Américains, les voitures, les shorts et pas mal d'autres choses en moins. Il y a toujours le soleil. Et la mer.

Mais ces deux choses-là, c'est tout Saint-Tropez. La ville a ses deux vedettes : Gisèle Prévile, qui s'adonne à la pêche sous-marine, et Bordas qui se passionne pour la java-navette.

Cette java vient d'être lancée par le chanteur tzigane Drim-Dréno, qui fait fureur sur la côte. Elle a été écrite par des compositeurs qui sont encore prisonniers.



SHAKESPEARE NOUVELLE ÉPIDÉMIE DE PARIS

Le jour du retour à Paris de la « Compagnie du Regain », Jacques Hébertot offrit un cocktail pour annoncer la réouverture de son théâtre, le 3 septembre, avec *Hamlet*, joué par Christian Casadesus.

Ce soir-là, la Comédie-Française annonçait *Hamlet*, avec J.-L. Barrault.

Cette coïncidence n'est qu'un prélude à l'épidémie shakespearienne, qui se poursuivra, la saison prochaine, avec *Roméo et Juliette*, joué par Jany Holt; *Macbeth* chez Baly; *Othello* au théâtre des Mathurins; le *Roi Lear*, à l'Odéon...

ÉCOLE du GÉNIE CIVIL

152, Av. de Wagram Paris-17^e

ENSEIGNEMENT par CORRESPONDANCE

Cours techniques Mécanique, Constructions aéronautiques, Electricité, Commerce, Chimie COURS DE MATHÉMATIQUES A TOUTS LES DEGRÉS

L'ÉLECTRICITÉ s'apprend aussi...

Cours par Correspondance Ecole Centrale de T.S.F. SECTION ELECTRICITE 12, rue de la Lune, PARIS-2^e

par CORRESPONDANCE

ÉCOLE CENTRALE DE T.S.F. 12 rue de la Lune - PARIS Z.L.8 Rue Porte de France VICHY

DECIN R PLAN. ME NOIR.



LES ENQUÊTES DE L'INSPECTEUR DOIREL **QUI ? COMMENT ?**

NOUVELLE INÉDITE PAR CLAUDE ORVAL

Bastien ne pouvait songer à quitter son poste; il regagna précipitamment sa loge, décrocha le téléphone et eut la chance de pouvoir joindre un médecin.

En pénétrant dans la pièce, le praticien huma l'air.

— Chloroforme ! fit-il, laconique.

Tandis que le gardien fournissait de fiévreuses explications, il s'agenouilla et examina attentivement le blessé.

— Il va reprendre connaissance ! murmura-t-il, en se relevant. Il a reçu un vilain coup, puis a été chloroformé. Soyez sans inquiétude, ce ne sera rien !

Il regarda Bastien et grommela :

— Vol, naturellement !... Que manquez-vous ?

Le gardien haussa les épaules.

— Il ne peut rien manquer... Le seul individu qui aurait pu dérober quelque chose est reparti comme il était venu : les mains vides !

— Tiens, c'est curieux ! fit le médecin, surpris. Pourquoi cette agression, alors ?

Lorsque le conservateur eut repris ses sens et qu'il fut capable de parler, il relata brièvement l'attentat : l'homme aux lunettes l'avait presque tout de suite assailli et assommé.

Puis, sans prêter la moindre attention aux protestations du gardien, qui affirmait qu'aucun vol n'avait été possible, M. Béramy procéda à une rapide inspection.

Dans les salles du premier étage, on pouvait admirer quelques fort belles toiles, de très intéressantes œuvres d'art et, surtout, de nombreux livres rares; parmi les volumes exposés, il y avait une pièce maîtresse, orgueil du musée, pièce inestimable, unique...

M. Béramy eut tôt fait de constater que cet exemplaire avait disparu.

— Il faut tout de suite prévenir la police ! clama-t-il, affolé. Mon agresseur ne peut être loin... Ce misérable a volé ce que le musée possédait de plus précieux.

— Impossible ! répliqua Bastien. L'homme qui vous a attaqué ne peut être le voleur... Je répète que cet individu est reparti comme il était venu : les mains vides. L'affaire, de la façon la plus formelle, qu'il lui était impossible de dissimuler le plus petit objet. Or, le livre disparu est un fort et lourd volume.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez, Bastien ? balbutia le conservateur.

— Certain.

M. Béramy fit un grand geste de désespoir.

— Alors, toute cette histoire est incompréhensible ! murmura-t-il, accablé.

De sombres pensées l'absorbèrent durant un long moment, puis, il ajouta sans conviction :

— La police comprendra peut-être.

Mais le brigadier de gendarmerie, chargé de la première enquête, ne comprit pas non plus. Nettement contradictoires, les dépositions du conservateur et du gardien le plongèrent dans la plus intense des stupeurs.

Ses constatations furent décevantes... Dans les trois pièces du premier étage, les fenêtres demeuraient rigoureusement fermées durant les heures de visite; un dispositif spécial en interdisait l'ouverture. Il fut aisé d'établir qu'elles n'avaient subi aucune tentative d'effraction.

— Résumons-nous ! grogna le briga-

dier. L'homme aux lunettes ne pouvait dissimuler un livre de cette taille et de ce poids. Le volume a donc été dérobé et, cependant, il n'a pu sortir d'ici !... Si les données de cet étrange problème sont exactes, aucune solution ne me semble possible.

Il considéra sévèrement Bastien et ajouta :

— Réfléchissez bien à ce que je viens de dire !... Maintenez-vous les termes de votre déposition ?

La locomotive siffla allégrement, un choc ébranla les vieux wagons et le petit train démarra.

L'inspecteur principal Doirel resta sur le quai fleuri de la charmante gare de Mesnil-sous-Bois; il alluma une cigarette et, sans hâte, se dirigea vers la sortie.

Doirel n'avait rien du policier de roman; un observateur intelligent l'eût pris pour un quelconque chef de bureau, nanti de confortables émoluments. A quarante-cinq ans, il déplorait un commencement d'embonpoint et, plus que jamais, soignait sa mise; ses complets étaient toujours bien coupés, ses cravates heureusement choisies, ses feutres au goût du jour.

En sortant de la gare, il se renseigna et s'achemina tranquillement vers le petit musée.

M. Béramy était absent, mais Hyacinthe Bastien se mit à l'entière disposition de l'inspecteur qui demanda d'abord à visiter la maison.

Son inspection fut brève; il redescendit dans la loge, alluma une cigarette et s'installa dans un fauteuil. Le gardien lui fit un récit fidèle des divers événements qui s'étaient déroulés.

Le signalement de l'agresseur de M. Béramy fit ricaner l'inspecteur qui haussa les épaules.

— C'est très bien, mon ami ! remarqua-t-il, lorsque le gardien eut achevé son exposé. Vous avez été parfaitement clair !

Il acheva silencieusement sa cigarette et se leva.

— Vous n'avez pas de questions à me poser, monsieur l'inspecteur ? murmura Bastien un peu surpris.

Doirel sourit.

— Si. Indiquez-moi donc un hôtel confortable pour passer la nuit !

— C'est tout ?

— Mon Dieu ! oui... L'enquête officielle a lieu demain, n'est-ce pas ?

DANS la plus grande pièce du musée, se tenaient le juge d'instruction, le greffier, M. Béramy, Hyacinthe Bastien, un gendarme qui gardait la porte et trois journalistes : deux, attachés à des feuilles régionales, le troisième venu spécialement de Paris.

Mains enfonçées dans les poches, Doirel regardait distraitement par la fenêtre.

Le juge d'instruction était de méchante humeur. Le silence et l'immobilité de Doirel l'agacèrent.

— Votre opinion, inspecteur ? fit-il, sèchement.

Doirel fit volte-face, sourit et murmura :

— Il est difficile d'imaginer jusqu'où peut aller un collectionneur poussé par le désir passionné de posséder un objet rare. Car, bien entendu, toute cette affaire est une histoire de collectionneur, de bibliophile, pour être précis !

Ce préambule ne parvint pas à dérider le juge qui grommela avec impatience :

— C'est une hypothèse hasardeuse... et qui ne nous avance guère. Sur quoi la basez-vous ?... Un malfaiteur peut parfaitement voler un livre précieux dans l'espoir d'en tirer un bon prix... Ce n'est pas pour cela un bibliophile !

Le petit rire servile du greffier ne troubla pas Doirel qui répliqua doucement :

— Pardon, monsieur le Juge, un malfaiteur professionnel n'aurait sûrement pas adopté un camouflage si maladroit.

— Donc, pour vous, c'est le visiteur qui est le voleur ?

— Sans aucun doute !... Dans le fond, toute cette histoire est fort simple !

— Oh ! fort simple ! se récria le juge.

— Mais oui... D'après l'enquête, le livre n'a pu être emporté. N'insistons donc pas dans une voie qui ne peut mener nulle part et concluons tout simplement qu'il est resté dans cette pièce !

— Mais c'est impossible, voyons ! protesta le conservateur. J'ai fouillé partout !

— La déposition du gardien nous a appris que la visite de notre homme s'était prolongée durant une vingtaine de minutes. Or, M. Béramy a été tout de suite assailli et chloroformé. On doit donc se demander à quoi l'agresseur a bien pu employer son temps... A mon avis, il l'a employé à camoufler le volume convoité, puis, il l'a placé dans un coin quelconque, parmi d'autres livres... Monsieur le conservateur, vous avez vraiment cherché un volume bien déterminé, mais, si vous vous étiez contenté de dresser un inventaire, vous eussiez constaté, j'en suis convaincu, que pas un livre ne manquait !

M. Béramy fit vivement un pas en avant et s'écria :

— Mais on peut, dès à présent...

— Un peu de patience, je vous prie...

Donc, le voleur — qui n'a encore rien volé ! — s'en va. Impossible de procéder différemment ; en bas, le gardien veille, il est sûr ses gardes et une nouvelle agression serait beaucoup trop hasardeuse...

— Je continue à ne pas comprendre ! interrompit le juge, impatient. Si vous avez vu juste, camouflé ou non, le livre est toujours ici, dans ce musée ; pour celui qui le convoite, le problème demeure exactement le même !

— Pas tout à fait ! rectifia Doirel en souriant. L'opération est devenue infiniment plus simple !

— Vraiment ?

— Mais oui... Il ne s'agit plus que d'attendre des circonstances particulièrement favorables, de s'introduire ici avec un bon prétexte et de s'emparer, sans aucun risque, d'un objet qui, pour tout le monde, « est déjà volé ! »

— Parfait... parfait ! approuva le magistrat avec ironie. Mais ces fameuses circonstances favorables, quand se présenteront-elles ?

— Elles se sont justement présentées aujourd'hui !

Le juge d'instruction sursauta.

— Vous dites ?

Doirel ne répondit pas tout de suite ; il marcha vers la porte, se plaça à côté du gendarme et poursuivit calmement :

— Je dis que l'actuelle enquête, enquête obligatoire, prévue, offre toute facilité pour trouver le prétexte dont je parlais tout à l'heure !... Depuis deux heures, nous sommes ici quelques-uns qui avons eu dix fois l'occasion de faire main basse sur le précieux volume camouflé !

Dédaignant l'indignation générale, il approcha du groupe des journalistes.

— L'opération aura été très facilitée, fit-il en souriant, si l'on a pris la précaution de se munir d'une serviette de cuir... comme celle de Monsieur, par exemple !

Le journaliste parisien recula d'un pas ; livide, il serra contre sa poitrine la serviette que désignait Doirel.

— Donnez ! ordonna l'inspecteur.

Il la lui arracha, l'ouvrit et en extirpa un grand et pesant volume.

— Et voilà ! murmura-t-il, paisiblement. Venez voir, M. Béramy... Habilement fait, hein !... Et par quelqu'un qui aime et connaît les livres. Regardez ce cartonnage... ces fausses couvertures qui modifient la forme du volume...

Il assena quelques tapes amicales sur l'épaule du voleur qui, tête basse, tremblait.

— Très fort, tout cela, cher monsieur ! Une seule gaffe, mais de taille !... Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour un journaliste de Paris ?... Vous pensez bien que je connais tous ceux qui ont l'habitude de suivre les enquêtes. Bien entendu, j'ai fortement tiqué en voyant un visage inconnu et j'ai tout de suite compris que la petite idée que j'avais de l'affaire était bonne. Sans rancune ?

L'HORLOGE de la vieille église égrenait quatre coups lents et graves. Dans sa loge, Hyacinthe Bastien, gardien du petit musée de Mesnil-sous-Bois, lutait contre une invincible somnolence.

Une grêle sonnerie tremblota ; Hyacinthe Bastien se leva et, du doigt, pressa un bouton. Il perçut le dé clic déclenchant la porte d'entrée, puis, le lourd battant retomba avec un bruit sourd.

Un pas sonna sur la mosaïque du vestibule et Bastien quitta sa loge.

— Peut-on encore visiter ? s'enquit un homme barbu.

Le gardien examina le nouveau venu; il dut renoncer à se faire une opinion, car de grosses lunettes d'écaille et le bord rabattu d'un chapeau mou masquaient le visage du personnage.

— Bien sûr ! répondit-il. Nous ne fermons qu'à quatre heures et demie. Montez l'escalier qui vous fait face; au premier étage, vous trouverez le conservateur du musée, M. Béramy.

— Merci.

Vingt minutes plus tard, l'homme réapparut; Hyacinthe Bastien l'attendait, debout sur le seuil de sa loge. Sa consigne lui imposait une surveillance très stricte. Il approcha et put facilement constater que l'homme aux lunettes ne dissimulait aucun objet; il ouvrit la porte et regagna son fauteuil.

A 16 heures 45, il s'étonna de ne pas avoir encore vu le conservateur du musée. Ce retard était nettement anormal. Vaguement inquiet, il se décida à monter; sur le palier, il s'arrêta et, sourcils froncés, huma avec méfiance l'odeur subtile et douceâtre qui rôdait.

Le corps inerte du conservateur était allongé sur un canapé. Dominant son affolement, Hyacinthe Bastien s'élança et son examen hâtif le rassura un peu : M. Béramy ne portait aucune blessure visible. Il semblait dormir, mais respirait très faiblement et son visage était d'une effrayante pâleur.

AU KREMLIN

STALINE PORTE SIX TOASTS A CHURCHILL

3 AOUT

M. Churchill s'éveille dans sa chambre de la petite maison en briques noires de Downing-Street, qui, depuis 1731, est la résidence des premiers ministres anglais. Il se lève, se met à la fenêtre pour voir le temps qu'il va faire, car aujourd'hui il part en voyage. Devant lui s'étale le Horse Guards Parade. Mais il n'y a plus de soldats à tuniques rouges et de chevaux, immobiles comme des statues, et tout à l'heure l'élégant carroussel de la relève de la garde n'attirera pas les badauds de Londres. Les Horse Guards ont été remplacés par une compagnie auxiliaire de la R.A.F., abritée derrière une imposante ligne de barbelés, et dont la tâche consiste à surveiller le treuil d'un ballon de barrage.

Churchill laisse la fenêtre ouverte, se remet au lit et sonne. Un valet de chambre entre, porteur d'un plateau d'argent, sur lequel se trouvent une cafetière bouillante, pleine d'un café très fort, un plat d'œufs au lard, un sandwich au roastbeef. Derrière lui, un deuxième valet porte une bouteille et un verre : le whisky de M. le premier ministre.

Maintenant c'est au tour d'entrer dans la pièce à un homme grand, solide, au visage osseux, au nez pointu et aux lèvres minces : le sergent Thompson, de Scotland Yard, depuis vingt ans l'ange gardien de Churchill.

A 8 heures du matin, M. Churchill, vêtu de son éternel manteau à col d'astrakan et coiffé de son chapeau Cronstadt, qui ressemble à un pot de fleurs renversé, sort de la Downing-Street, monte en voiture, et passe prendre M. Harriman, observateur de la Maison-Blanche à Londres et qui part avec lui.

— Hello! Harry!

— Hello! Winston!

Les deux hommes sont très familiers l'un avec l'autre.

Ni l'un ni l'autre n'ont de bagages avec eux. Personne ne doit savoir qu'ils partent.

Churchill est taciturne. Il pense à l'ultimatum de douze jours lancé par Staline, le 22 juillet. Staline a dit : « Ou bien vous créez un deuxième front, ou bien c'est moi qui ferai quelque chose ». Ce quelque chose est lourd de menace.

4 AOUT

L'aérodrome d'Héliopolis est soigneusement gardé ; et même les mécanos ne peuvent voir qui vient de descendre du gros bombardier quadrimoteur Hudson.

Ils pensent : « Ça doit être des civils. Les généraux, eux, ne craignent pas tant la publicité ».

Sir Miles Lampson, ambassadeur d'Angleterre au Caire et représentant du cabinet de guerre britannique pour le Proche-Orient, entraîne rapidement les deux hommes vers sa voiture, dont d'épais rideaux voilent les vitres.

— Nous allons à l'ambassade, dit-il au chauffeur.

Escortée par une escouade de motocyclistes, l'auto s'engage sur l'autostade qui relie Héliopolis au Caire.

Le soir, à l'ambassade, un dîner réunit Churchill, qui porte un costume clair, Harriman, un palm-beach blanc, et Sir Miles Lampson, qui ne s'est pas départi de son costume de flanelle grise dont le gilet est barré par une chaîne de montre en or massif.

M. Churchill a retrouvé son animation. Il parle beaucoup, mais s'inter-

rompt souvent pour savourer un bourgogne extrait de la cave de l'ambassade en son honneur.

Le dîner se termine sur un cognac et un cigare. M. Churchill est un peu congestionné par le repas.

5 AOUT

Dans la salle de conférences de l'ambassade sont réunis les gros bonnets du Proche et de l'Extrême-Orient. Autour de Churchill se trouvent : Casey, représentant du cabinet de guerre allié dans le Proche-Orient ; Sir Miles Lampson, Sir Allan Brooke, le chef de l'état-major impérial, qui porte des lunettes ; le taciturne sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office, Sir Alexander Cadogan ; le bouillant général Maxwell, observateur américain au Caire ; le premier ministre de l'Afrique du Sud, Smuts, dont la barbe a blanchi depuis l'année dernière ; le commandant en chef des armées de l'Inde, Wavell, et de Gaulle, auquel personne ne fait attention.

Churchill n'est pas content. D'une voix sourde il annonce qu'il a décidé de limoger Auchinleck et qu'Alexander le remplacera.

Personne ne bronche. Pourtant Alexander n'a pas remporté plus de victoires qu'Auchinleck. Alexander, c'est l'homme de Dunkerque et de la retraite de Birmanie.

Pendant ce temps, Harriman se promène en ville.

6 AOUT

Personne ne sait que Churchill est au Caire. On ne sait pas ce dont sont capables les troupes hindoues, fanatisées par l'arrestation de Gandhi. Sir Miles Lampson a encore en mémoire l'assassinat du général anglais Gott par un soldat hindou.

L'après-midi, M. Churchill rend visite au roi Farouk et à Nahas pacha, son premier ministre.

12 AOUT

Les Moscovites lèvent la tête en entendant un bruit de moteurs. Mais ils ne savent pas que dans un de ces avions qui les survolent se trouve M. Churchill.

M. Churchill ouvre grands ses yeux. Il n'a jamais vu Moscou des airs. Il se tourne vers M. Harriman et lui dit :

— Comme les maisons de Moscou sont étroites!

L'aérodrome est bientôt en vue.

M. Churchill sort le premier de la carlingue. En guise de salut à la délégation soviétique qui l'attend, il lève les deux doigts de la main droite. Pour lui, ce geste signifie le « V » de la victoire. Pour les Soviétiques, cela veut dire le « 2 » du deuxième front. Ils applaudissent. Churchill sourit. Il avance, pensant voir Staline. Mais le dictateur n'est pas venu, et Churchill en fait la remarque à Harriman.

Le soir, Churchill couche dans une villa près de Moscou, et qui sera sa demeure pendant les quatre jours que durera son séjour. Sous ses fenêtres, des membres de la Guépéou, armés jusqu'aux dents, montent la garde.

13 AOUT

Tout le monde à Moscou commente le geste de Churchill et l'on ne parle plus que d'un deuxième front immédiat.

Le matin, à lieu au Kremlin, la première entrevue Churchill-Staline. Assistent à l'entretien : Wavell, Cadogan, Sir Allan Brooke. Harriman est

là également, mais en amateur. Washington, dans ses dépêches, a été formel.

« Cette entrevue est une affaire anglo-russe, avait câblé Cordell Hull à son ambassadeur. Vous êtes là en observateur et pour donner une garantie américaine aux promesses de Churchill ».

Du côté Soviétiques, en plus de Staline, se trouvent Molotov et Vorochilov. Churchill interroge :

— Pouvez-vous et voulez-vous continuer la guerre ?

Staline pose la même question. Et puis il exige la création immédiate d'un deuxième front.

Négociations difficiles, telle est l'impression à la fin de l'entrevue.

Le soir, Churchill est invité à l'Opéra de Moscou.

15 AOUT

Nouvelle entrevue Churchill-Staline. Churchill cherche à éviter la question du deuxième front. Il promet de plus fortes livraisons de matériel. Il allume un cigare après l'autre, et Staline ne cesse de tirer sur sa pipe. Les deux hommes sont entourés d'un nuage de fumée.

Le soir, au Kremlin, un grand banquet réunit Anglais et Soviétiques. Vraiment, dans cette grande salle des fêtes, on ne se croirait guère dans la forteresse du prolétariat. Une vaste nappe blanche recouvre la table, où brille la vaisselle authentique des Romanoff. Staline a bien fait les choses.

Voici M. Churchill qui entre. Mais comment est-il donc habillé? Alors que tout le monde s'attendait à le voir en smoking, il porte un « overall » à fermeture éclair, une sorte de combinaison de mécano. Ces « overall » sont portés à Londres pour descendre à la cave pendant les bombardements. Churchill sourit. Il est content de lui. Cette tenue ne prouve-t-elle pas que le descendant des ducs de Marlborough s'est, en toute sincérité, converti au bolchevisme.

M. Harriman a fait un effort aussi. Il a endossé un costume en toile imperméable dont l'allure fait penser à la tenue d'été des douaniers de Marseille.

Quant à Staline, il porte toujours sa vareuse bleue et ses bottes luisantes de graisse.

Le dîner commence calmement, mais bientôt il s'anime. Churchill boit sec et ne cesse de plaisanter. Anglais, Soviétiques, Américains, se portent toast après toast. Staline en dirige six personnellement. A la fin de la soirée, quelqu'un comptera qu'on en aura porté vingt-cinq en tout. Ceux qui ont de la mémoire objecteront que cela ne signifie rien.

Le ton monte. Tout le monde rit et chante. Wavell a débouffonné sa tunique. Cadogan et Harriman ont enlevé leur cravate. Staline rit de son gros rire gras.

A la fin du repas, vingt discours sont prononcés. Mais le repas a été tellement copieux et si bien arrosé que personne ne parle longtemps.

Après les discours, on repasse les liqueurs. Staline propose à Churchill de faire un tour à l'Opéra de Moscou. Mais Churchill fait non de la tête. Il y a déjà été une fois, et cela lui a suffi. Staline insiste et fait ressortir la beauté des ballets.

— Eh bien, faites-les venir ici, dit Churchill.

Jusqu'au petit matin, assis côte à

côte, Churchill et Staline regarderont évoluer les meilleures et les plus jolies danseuses de Moscou.

Puis, dans la lumière tremblotante de l'aube, chacun alla se coucher.

16 AOUT

La Pravda et tous les grands journaux de la capitale paraissent avec une photo prise au banquet. Staline, Churchill et Harriman sont debout, côte à côte. Churchill est en « overall » ; Staline, en blouse, et Harriman en costume imperméable.

A cause de leur costume, les Moscovites disent de Churchill et d'Harriman, « qu'ils semblent craindre le mauvais temps ».

Dans la soirée, ultime conférence entre Churchill et Staline.

En partant, Churchill dit à Staline :

— Dites à Maisky de mettre la sourdine à sa propagande pour le deuxième front. Elle diminue le prestige du gouvernement et complique sa tâche.

Staline, paraît-il, aurait souri.

17 AOUT

En ouvrant leur radio, à midi, les Russes écoutent Grigori Alexandroff, le commentateur officiel de la radio soviétique :

« Le danger qui pèse sur nous est grave. Aussi grave que l'année dernière, alors que nous avons failli perdre Moscou. Ce n'est pas le moment d'être optimiste. »

« M. Churchill et Staline ont conféré pendant onze heures et demie ensemble, mais étant donné les circonstances actuelles, il était difficile d'arriver à des résultats. »

« Les négociations reprendront sans doute dans un autre lieu. »

Les Russes, devant leur radio, baissent la tête. Ces Anglais ont donc encore refusé de créer un second front, et laissent l'armée rouge se battre seule.

Le soir, par une tempête de sable, après s'être arrêté à Téhéran, Churchill arrive au Caire.

18 AOUT

M. Churchill n'a plus grand-chose à faire. Il inspecte les troupes du désert occidental, les troupes australiennes et sud-africaines, mais pas les troupes hindoues. Il repasse par le Caire et pousse jusqu'au canal de Suez, où des troupes anglaises travaillent à la construction de nombreux ponts, toujours utiles en cas de retraite stratégique.

25 AOUT

M. Churchill est de retour à Londres depuis hier soir. Le clocheton central du corps de garde des Horse Guards vient de sonner 8 heures. Entrent le valet de chambre Thompson et ses six secrétaires particuliers. Leur chef est M. Eric Seal. Churchill s'adresse à lui :

— Alors, quoi de neuf dans mon courrier ? Quelle est la tendance générale ?

Eric Seal s'incline et dit :

— Beaucoup de lettres d'ouvriers et de gens de classe moyenne qui réclament un deuxième front.

Ici, Thomson, l'ange gardien, intervient :

— Hier, même, on a collé dans la ville des affiches de propagande pour le deuxième front. Ces affiches coûtent cher. Le papier est rare. Il faut donc en conclure que c'est M. Maisky qui finance.

Churchill ne répond rien. Il se demande, sans doute, à quoi lui a servi son voyage à Moscou.

DECIN
ER PLAN.
ME NOIR.

*Cheveux
souples*

Shampooing



L. Fennant



Les cours par correspondance de l'École Universelle permettent de faire chez soi, dans le moindre temps et aux moindres frais, des études complètes dans toutes les branches. Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

Broch. 15003 : Classes et exam. primaires.
Broch. 15008 : Classes second., Baccalaur.
Broch. 15013 : Licences (Droit, Sc., Lettres).
Broch. 15019 : Grandes Écoles Spéciales.
Broch. 15024 : Carrières administratives.
Broch. 15029 : Industrie et Trav. Publics.
Broch. 15031 : Carrières de l'Agriculture.
Broch. 15038 : Carrières du Commerce.
Broch. 15043 : Orthogr., Rédact., Calcul.
Broch. 15047 : Langues étrangères.
Broch. 15052 : Air, Marine.
Broch. 15061 : Arts du Dessin, Prof.
Broch. 15067 : Musique théor. et instrum.
Broch. 15070 : Couture, Coupe, Mode.
Broch. 15078 : Secrétariats et Journalisme.

ECOLE UNIVERSELLE
59, Boul. Exelmans, PARIS (16^e)
11 et 12, Place Jules-Ferry, LYON

*Ennemie
de votre beauté!*



*la
Constipation
cause de
nombreux maux
Ne vous laissez
pas abattre!*

GRAIN de VALS
LAXATIF DÉPURATIF

Régularise doucement
les fonctions digestives
et intestinales
conserve la Santé
donne **TEINT CLAIR**
HALEINE PURE

LIVRAISONS EXPÉDITIONS GRATUITES DANS TOUTE LA FRANCE - TOUTS BONS DU TRÉSOR ACCEPTÉS SANS FRAIS

MEUBLES
LITÉRIE
STUDIOS



**GALERIES
BARBES**

55, B^e BARBES. PARIS
(MÉTRO : MARCADET-POISSONNIERS)

BORDEAUX
90-92, Cours d'Alsace-Lorraine
NANTES
4, Rue Franklin

CATALOGUE
FRANCO

LIVRAISONS EXPÉDITIONS GRATUITES DANS TOUTE LA FRANCE - TOUTS BONS DU TRÉSOR ACCEPTÉS SANS FRAIS

Grâce à
RAPID
ET MIEUX



*mes casseroles
deviennent
de vrais miroirs*

Les produits à nettoyer n'ont plus
huile, ni poudre de savon.

RAPID et MIEUX

...ise à leur place une poudre de
mica, corps gras, qui, mélangée à
d'autres produits, donnent des ré-
sultats incomparables pour dégras-
ser et faire briller les ustensiles de
ménage, évier, baignoire, etc.
La ménagère, le mécanicien,
l'hôtelier, l'industriel n'en veulent
plus d'autre.

EN VENTE SANS TICKET, DANS LES DÉPÔTS MAGGI,
PARIS MÉDOC ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

MM. les Revendeurs sont priés de s'adresser au
Service Publicité RAPID, 7, rue des Italiens, Paris,
Pro. 80-34, ou Usines RAPID, Rambervillers (Vosges).

Pub. H. Maille.

LINGUAPHONE



ALLEMAND, ANGLAIS, etc.

Connaître les langues étrangères
est plus que jamais absolument
nécessaire. Pour apprendre vite
et facilement, le meilleur moyen
est certainement la Méthode
Linguaphone.

LANGUES ÉTRANGÈRES

La Méthode Linguaphone est rapide et économique. Vous apprenez chez vous, à vos heures; en trois mois, cette merveilleuse méthode par disques vous met à même de parler et de comprendre une langue absolument nouvelle pour vous.

L'Institut Linguaphone ne se contente pas de vendre ses cours, non: l'Institut Linguaphone suit ses élèves pas à pas dans leurs études, corrige les devoirs qu'on lui envoie, guide l'élève s'il le désire, l'aide à apprendre vite, sans perte de temps.

LINGUAPHONE

BROCHURE
GRATUITE

Vous voulez apprendre
vite une langue étrangère,
retournez-nous donc le cou-
pon et vous recevrez gratui-
tement et sans engagement
de votre part, une intéres-
sante brochure qui vous
donnera tous renseignements
sur la fameuse méthode par
disques Linguaphone.

Institut LINGUAPHONE

(Section C. 55)

12, rue Lincoln, PARIS (8^e)

NOM _____

ADRESSE _____